

«DES CONFLITS DÉVALUÉS PAR L'APRÈS-GUERRE FROIDE»

Ghassan Salamé, directeur de recherche au CNRS et au CERI, souligne ici que la nature des conflits a changé avec l'après-guerre froide, et que cela n'est pas étranger à l'évolution des choses en Afrique du Sud et au Proche-Orient.

• *InfoMatin* : Existe-t-il d'autres raisons que le hasard qui expliquent la concordance de temps entre la fin de l'apartheid en Afrique du Sud et le processus de paix au Proche-Orient ?

Ghassan Salamé : Il n'y a pas que le hasard. Il y a la chute du mur de Berlin et la fin de la bipolarisation mondiale. Les acteurs régionaux savent aujourd'hui qu'ils n'ont pas grand-chose à attendre d'un nouvel ordre mondial. Ils ont le sentiment qu'ils vont devoir, beaucoup plus qu'autrefois, compter sur eux-mêmes, et résoudre, entre eux, leurs problèmes. C'est un sentiment qui traverse plus fortement les zones qui ont été très profondément marquées par la conflictualité pendant la guerre froide que des zones où de nouveaux conflits sont en train de naître comme le Caucase ou l'ex-Yougoslavie.

• *Cela veut dire qu'ils se sont mis à se parler parce qu'ils ont eu le sentiment que c'était à eux de prendre en charge leurs problèmes ?*

G. S. : C'est cela. Ils se sont sentis orphelins dans un monde sans principe organisateur. Le principe organisateur de la guerre froide servait à maintenir les conflits, à les prolonger et à alimenter les parties qui y étaient impliquées, que ce soit pour leur propre intérêt ou pour celui de leurs « patrons » lointains. Le principe de l'après-guerre froide est un principe que l'on est encore en train de chercher. Alors les conflits changent de nature, et c'est cela l'essentiel à mes yeux. Il y a des conflits qui étaient typiquement des conflits de guerre froide, comme l'Afghanistan, qui se transforment en guerres civiles. D'autres, dans lesquels on assiste à l'effondrement total des parties, comme en Ethiopie et en Somalie. Il y a des conflits qui n'existaient qu'en pointillé et qui explosent, comme en Géorgie ou dans l'ex-Yougoslavie. Et il y a, par contre, des conflits qui semblaient insolubles et qui, eux, paraissent avoir acquis la maturité qui permet d'approcher d'une solution. C'est le cas de l'Afrique du Sud, de l'Amérique centrale et du Proche-Orient.

• *Pourquoi ceux-là ?*

G. S. : Parce qu'il me semble que ce sont des zones dans lesquelles la guerre froide a entretenu artificiellement les conflits au-delà de toute raison. Ces conflits existaient avant la guerre froide, mais la guerre froide leur a donné un sens au-delà de leur signification réelle, régionale. La fin de la guerre froide les a ramenés à leurs dimensions d'antan. Dégonflés, ils sont devenus beaucoup plus faciles à résoudre par les partenaires eux-mêmes.

• *Quel est, de l'Afrique du Sud et du Proche-Orient, le processus qui vous semble avoir le plus de chance de réussir ?*

G. S. : J'ai une profonde admiration pour le comportement des Sud-Africains. Il y a là deux hommes, Mandela et De Klerk, qui ont une stature exceptionnelle. Je n'en dirais pas autant de M. Arafat et de M. Rabin. En outre, on a le sentiment que chaque Sud-Africain a compris que c'était un jour historique et qu'il ne fallait pas le polluer. Au Proche-Orient, le processus est paradoxalement plus facile, parce qu'il me semble que les différences nationales et religieuses, aussi aiguës soient-elles, ne sont pas si profondes que les différences de nature raciale. C'est pourtant un conflit plus difficile à régler, pour des raisons de nature principalement symbolique. La position israélienne charrie des souvenirs qui n'ont rien de proche-oriental, notamment un sentiment d'insécurité réel né d'un événement qui s'est passé à 4 000 km de là mais qui est fondamental, et qui est l'holocauste. De l'autre côté, l'affaire palestinienne est devenue l'emblème des frustrations, des défaites, de l'impuissance du monde arabe et islamique à l'aube du XXI^e siècle. Donc il y a une espèce de charge symbolique qui complique les choses.

Propos recueillis par Dominique Lagarde